

**La Légende  
de Billy Ray**

Suivi de

**Parole de dragon**  
(15 contes fantastiques)

Recueil

**Guillaume Roos**

*Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : septembre 2015

ISBN : 978-2-915653-63-2

# La Légende de Billy Ray



— CHAPITRE PREMIER —

BILLY RAY

La nuit était tombée depuis près d'une heure. Dans le ciel d'encre, les étoiles flottaient comme autant de pâles fantômes au-dessus des rues silencieuses. La légère brise du soir, venue du désert à l'ouest de Richville, faisait danser les feuilles mortes sur le pavé. Le fond de l'air était encore étonnamment doux pour ce début d'automne.

Par sa fenêtre entrouverte, Billy Ray Walker écoutait l'écho étouffé du disque que Cassie Millighan, la fille de la voisine, passait dans sa chambre au rez-de-chaussée. Une guitare geignarde et la voix profonde de Big Mama Thornton s'évaporaient dans le silence épais du quartier-dortoir. Cassie avait toutes les chances de se prendre une volée de bois vert quand Morris, son beau-père, se rendrait compte de ce qui s'échappait du tourne-disque de la gamine. Il faut dire que le père Morris n'appréciait pas franchement ça, la « musique de nègres », et vu qu'il était aussi prompt à cogner qu'il était peu mélomane, la petite n'allait pas tarder à s'en prendre une, dont elle se souviendrait longtemps ! Mais, pour le moment, Billy Ray s'en moquait bien. Son père à lui avait mis son tourne-disque au clou depuis longtemps, alors il se contentait de profiter de la musique sans s'embarrasser de ce genre de questions inutiles. Et puis, ce n'était pas lui qui allait la prendre, la rouste, après tout.

Scrutant tour à tour son image dans le miroir pendu de travers au mur de sa chambre et la photo de James Dean découpée dans un magazine qu'il avait épinglée à côté, il s'échinait à reproduire avec force gomina la coiffure de l'idole des jeunes. Quand il fut enfin satisfait, il reposa son peigne sur le pot de Brylcreem et se toisa dans

le miroir avec gravité. Oui, c'était certain, ce soir, la belle Betty Sue Monroe ne pourrait pas lui résister. Confiant, il attrapa son blouson de cuir et sortit de sa chambre en sifflotant. Alors qu'il passait la porte, la voix chaude de Big Mama s'interrompit dans un grincement et laissa brusquement sa place à celle, beaucoup moins harmonieuse, de Morris McDoughal. La soirée de Cassie s'annonçait plutôt longue...

Ses bottes à la main, Billy Ray traversa la cuisine en essayant de faire le moins de bruit possible. Mais quand il entra sur la pointe des pieds dans la petite salle à manger, il comprit que de telles précautions n'étaient pas réellement nécessaires. La tête reposant sur son avant-bras devant un verre renversé et la main caressant encore le cul d'une bouteille de bourbon à moitié vide, son père ronflait à en faire trembler la haie du jardin. Billy Ray s'était souvent dit qu'avec les années, la vue de son père se soulant tous les soirs au retour du travail aurait fini par lui être indifférente. Pas tant de chance. Il avait beau connaître la scène par cœur, la même boule lui plombait à chaque fois l'estomac. Un homme qui aurait pu être brillant, qui aurait peut-être pu accomplir de grandes choses, mais que son amour immodéré de la bouteille avait cantonné à une vie morne et sans intérêt. Un homme qui partageait ses journées entre les caisses qu'il chargeait et déchargeait pour gagner quatre sous qui suffisaient à peine à payer le loyer du taudis dans lequel ils vivaient et ses bien-aimées bouteilles. Un homme qui préférait terminer ivre mort, soir après soir, plutôt que de croiser le regard de son fils... Voilà un constat qui n'était d'ordinaire pas franchement réjouissant, alors quand en plus il s'agissait de votre père... Avec le temps, cependant, même si le spectacle de l'existence ratée de son géniteur le désolait toujours, il ne parvenait plus à le plaindre. Il avait fini par se dire que s'il en était arrivé là, c'était aussi parce qu'il l'avait voulu. Le reste du monde ne pouvait pas être accusé de tous les maux. Il faut croire que même la compassion d'un fils s'émousse avec le temps. Il avait fini par ne plus en vouloir à sa mère de les avoir laissés tomber quelques mois plus tôt. Par moments, lui-même se demandait ce qui le retenait encore de ne pas ficher le camp.

Il enfila ses bottes et s'approcha du sonneur avachi sur la table. Il attrapa la bouteille par le goulot, laissa échapper un soupir amer et s'envoya une gorgée de tord-boyaux bas de gamme. Puis il reposa la bouteille près de la main toujours inerte de son père et sortit en

essayant tant bien que mal de réprimer la quinte de toux que lui réclamait sa gorge peu habituée à pareil traitement.

En passant devant la maison des voisins, il enjamba le tourne-disque de Cassie qui gisait à présent en pièces détachées sur le trottoir. Un débris de vinyle craqua sous la semelle de sa botte. Il pensait à la soirée qu'il allait passer. Le cœur battant, il avait encore du mal à croire que Betty Sue ait accepté de le voir ce soir. Ah, Betty Sue ! La plus belle fille de la ville. Peut-être même la plus belle fille du monde. De grands yeux vert foncé, des cheveux blonds comme les blés, une taille si fine qu'il était certain que ses deux mains suffiraient à en faire le tour, des seins arrogants et des jupes qui donnaient toujours l'impression qu'elles étaient sur le point de s'envoler... Le genre de fille qui n'aurait certainement pas détonné sur la carlingue d'un chasseur au-dessus du Pacifique, pour ça non ! Et de bonne famille en plus de ça. Son père était le gérant de trois des plus importantes quincailleries de l'état et sa mère une ancienne reine de beauté. Oui, vraiment, Billy Ray mesurait bien sa chance qu'une fille de cette classe accepte de fréquenter un garçon comme lui. Et même s'ils ne faisaient pas partie du même monde, ce soir, il était bien décidé à montrer à la belle quel gentleman il était.

Tout à sa rêverie, le jeune homme ne prêta guère attention au regard mauvais que lui lança Angus Blacksmith, l'épicier, tandis qu'il passait devant la vitrine de son magasin. Son carnet d'inventaire à la main, le commerçant suivit le jeune vaurien du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue. Quelques mois plus tôt, il l'avait pris en flagrant délit de vol à l'étalage. L'objet du larcin n'était composé que d'un paquet de chewing-gums et d'une bouteille de soda, mais comme disait le dicton : *Qui vole un œuf...* Depuis cet événement, il se méfiait de ce gibier de potence comme de la galle. Dans son esprit (comme dans celui de la plupart des commerçants de la ville, qu'ils aient déjà eu ou non affaire à cette petite frappe), il était clair que ce blouson noir, enfant d'un alcoolique et d'une femme légère de surcroît, ne tarderait pas à faire parler de lui, et certainement pas pour de bonnes raisons ! *Les chiens ne font pas des chats*, après tout. Ce n'était qu'une simple question de temps, il en était certain. Et alors que le gamin marchait joyeusement vers la bonne soirée qui l'attendait, l'honnête commerçant se désola encore une fois de la triste direction que prenait la jeunesse américaine et s'en retourna compter ses boîtes de haricots.

Quand Billy Ray dépassa la station-service de Pete Mitchells, il dut prendre sur lui pour se retenir de finir en courant la centaine de mètres qui le séparaient de la gare de marchandises. C'était là que, le matin même, Betty Sue Monroe lui avait donné rendez-vous quand ils s'étaient vus dans la cour du lycée. Il avait d'abord trouvé le choix de l'endroit pour le moins insolite pour un rendez-vous galant, puis il s'était dit que la princesse devait craindre que son père, le roi des boulons, apprenne qu'elle avait été vue avec quelqu'un à la réputation aussi « sulfureuse » que la sienne. Une réputation que Billy Ray trouvait pour sa part très largement usurpée. Il n'avait été pris qu'une fois en train de piquer une bricole dans un magasin, mais depuis, toute la ville voyait en lui un criminel en puissance. Enfin, c'était ce qui se disait sur son passage. Mais le garçon savait bien qu'en réalité ce qui lui valait les foudres des bien-pensants, ce n'était pas tant qu'il ait essayé une fois de cacher un paquet de chewing-gums dans son blouson que l'habitude qu'il avait de traîner du côté du quartier nègre pour écouter du *blues* et du *jazz*. Ça, ça faisait vraiment mauvais genre. Alors forcément, ce gamin qui traînait tout seul dans les rues à la nuit tombée, amateur de ces musiques de sauvages et avec de telles fréquentations, on ne pouvait rien en attendre de bon ! Et ainsi, sans qu'il fasse quoi que ce soit pour l'encourager, le jeune garçon était rapidement devenu une véritable légende locale, un Robin des Bois en cuir noir qui se voyait immanquablement attribué par la populace le moindre forfait perpétré dans la région. De la simple inscription injurieuse sur une porte de garage jusqu'à l'appartement cambriolé en plein jour, ça ne pouvait être le fait que de ce gamin sans morale. Et pour peu que le coupable fût retrouvé après coup, on maintenait tout de même sur sa tignasse grasseuse la suspicion d'une éventuelle complicité (on avait sûrement eu de bonnes raisons pour le soupçonner au départ. De toute façon, *il n'y a pas de fumée sans feu...*). Ainsi allaient les choses et ainsi elles continueraient d'aller tant que Billy Ray resterait empêtré dans le petit microcosme de Richville. Dans le dos de son blouson noir, la marque écarlate du soupçon resterait indélébile. Et bien longtemps encore après qu'il eut disparu, nul n'oublierait jamais « La légende de Billy Ray Walker », comme il aimait en plaisanter.

Mais tout cela changerait très bientôt, se disait-il, dès qu'ils le verraient avec la belle Betty Sue Monroe pendue à son bras. Là, tous seraient bien obligés d'admettre qu'il n'était pas qu'une simple petite frappe, qu'il était quelqu'un. Ils verraient, ils verraient...

## LA GARE DE TRIAGE

Les alentours de la gare de triage de Richville étaient déserts. Devant les yeux de l'adolescent, d'innombrables rangées de rails se succédaient à perte de vue. Seuls quelques trains de marchandises et autres wagons isolés venaient briser çà et là l'hypnotique régularité des voies qui allaient se perdre dans la nuit. Billy Ray s'avança jusqu'au wagon le plus proche. Sous la lueur pâle des étoiles, l'engin faisait penser à quelque ruine antique abandonnée là depuis l'origine des temps. Enfin, peut-être pas depuis si longtemps que cela finalement, à en croire les mégots de cigarettes et la boîte de corned-beef vide qui traînaient à l'intérieur du wagon. Billy Ray ramassa la boîte et la lança en imitant un joueur de base-ball vers un autre wagon perché un peu plus loin. Elle rebondit sur un rail avec un bruit de métal creux. Un corbeau, dérangé dans sa nuit, s'envola lourdement du wagon en croassant.

Passant une dernière fois la main sur ses cheveux pour vérifier sa coiffure, Billy Ray s'adossa à la porte entrouverte du wagon en tentant de prendre une posture digne de Jimmy Dean. Au loin, le corbeau croassa une dernière fois son mécontentement, puis ce fut le silence. Un silence complet, presque palpable, si présent qu'il en devenait oppressant. Plus un bruit ne troublait l'air nocturne. Même la ville, pourtant à quelques pas de là, ne laissait échapper le moindre son. On aurait dit que l'univers entier retenait son souffle.

Après quelques minutes qui auraient tout aussi bien pu être des heures tant il était impatient, Billy Ray entendit enfin des bruits de pas. Son cœur se mit à battre à tout rompre, mais il prit bien garde de ne pas bouger. Il ne voulait surtout pas avoir l'air d'un de ses

chiens en laisse qui se roulent par terre devant leurs maîtresses pour avoir un sucre. Histoire de faire une grosse impression à Betty Sue, il adopta cette posture qu'il avait travaillée pendant tant d'heures devant son miroir : les bras croisés, le talon d'une de ses bottes reposant négligemment sur la pointe de l'autre, le regard dans le vague. Une pose digne d'un véritable héros d'Hollywood. Adossé à son wagon, il se donnait l'impression d'être Marlon Brando dans *Un Tramway nommé Désir*, tragique et irrésistible. Une expression pénétrée sur le visage, il humait la nuit tout en écoutant attentivement le bruit des pas qui se rapprochaient calmement de lui. Puis tout fut de nouveau silencieux.

Il laissa passer quelques instants, se demandant ce qu'elle pouvait bien attendre pour parler. Puis il s'imagina qu'elle devait être intimidée par sa prestance. Il lâcha nonchalamment un simple « Salut » sans décrocher son regard d'une ligne d'horizon imaginaire. Rien que l'idée du regard de Betty Sue posé sur lui à cet instant lui donna des frissons. Mais en guise de frissons, ce sont de désagréables picotements de surprise qui rampèrent le long de sa nuque quand ce fut une voix masculine qui lui répondit :

— Alors négro, on prend l'air ? Tu n'as pas peur de sortir comme ça, tout seul, le soir ? Tes petits copains nègres ne sont pas avec toi ?

Tentant de conserver son sang-froid à tout prix, Billy Ray tourna lentement la tête et vit s'avancer vers lui trois silhouettes qui n'avaient rien de commun avec celle qu'il avait espéré. Le plus proche des trois – celui qui s'était adressé à lui – donna un coup de pied dans un galet qui vint finir sa course à moins d'un mètre du jeune blouson noir. Il y avait quelque chose dans cette voix qui lui était familier, mais pas assez pour qu'il puisse y mettre un nom. Celui qui se tenait à sa droite renifla bruyamment et dit :

— Mais ce n'est pas croyable ce que vous pouvez sentir mauvais, vous, les chocolats ! Dis-moi, ça ne t'arrive jamais de prendre une douche ?

Visiblement content de cette pique, il laissa passer quelques secondes, puis il cracha et ajouta :

— Et bien, négro, tu as avalé ta langue ? Ou bien peut-être que tu es trop bête pour parler ?

Billy Ray se rendait bien compte qu'il ne se tirerait pas facilement de ce mauvais pas. Ces trois-là entendaient bien en découdre. L'affrontement paraissant inévitable, il se redressa pour leur faire face,

les dents et les poings serrés, le visage impassible. Les autres s'avancèrent sans prêter la moindre attention aux regards noirs qu'il leur lançait. Plus que quelques mètres et il pourrait voir leurs visages.

— Tu sais que ce n'est pas très poli de ne pas répondre, garçon, reprit le premier. Ah, ça ! C'est sûr que tu es beaucoup plus bavard quand tu essaies de convaincre ma sœur de venir te retrouver dans des coins sombres comme celui-là !

Tous trois s'étaient à présent suffisamment rapprochés pour que Billy Ray puisse les reconnaître. Comme il aurait dû s'en douter, la voix familière qui l'avait interpellé était celle de Milton Monroe, le frère aîné de Betty Sue, une espèce de premier de la classe qui avait toujours vu d'un très mauvais œil le fait que Billy Ray tourne autour de sa chère petite sœur. Le beau parleur à sa droite était aussi une vieille connaissance : Douglas Bradley, le nez encore barré d'un épais pansement depuis la volée qu'il avait prise la semaine passée. Ce sale type ne s'aviserait plus de si tôt d'aller raconter au lycée que la mère de Billy Ray avait été connue à une époque pour avoir la cuisse bien légère et que c'était pour réparer un accident que le père de Billy Ray avait dû l'épouser. Un soir après les cours, « l'accident » lui avait déchaussé deux dents et cassé le nez avant qu'un professeur les sépare. Cela avait valu une semaine d'exclusion à Billy Ray, mais en échange, il avait eu la satisfaction de savoir que Douglas, lui, aurait droit à un rappel à l'ordre chaque fois qu'il voudrait se moucher. Et bien qu'il ne parvienne pas à mettre un nom sur le visage du troisième larron, Billy Ray se souvenait de lui comme étant l'un des courtisans réguliers de Betty Sue, un de ces fils à papa qui volaient autour d'elle comme des moucheron. Bref, ces trois-là n'étaient vraisemblablement pas venus là ce soir pour lui proposer d'adhérer à leur club de snobinards.

Tout en essayant de maintenir sa respiration la plus régulière possible, Billy Ray prit la parole à son tour :

— Comme je vois que vous ne m'avez pas apporté de bouquet de fleurs, je suppose que tes copains et toi êtes juste venus pour me prévenir que Betty Sue a eu un empêchement de dernière minute et ne viendra pas ce soir. C'est ça ?

— Très amusant. Tu sais, Billy Ray, je crois que le plus étonnant, c'est que quelqu'un qui comprend aussi vite que toi ait pu croire en seul instant que ma sœur allait vraiment venir ce soir. Ou un autre soir, d'ailleurs. Non mais, sérieusement, est-ce que tu t'es bien regardé ?

— Ce n'est pas la peine de chercher à être vexant.

Sans décoller son regard de celui de Milton, Billy Ray se dit intérieurement que le pire dans cette histoire, c'est qu'il ne pouvait pas lui donner tout à fait tort. Même si c'était douloureux à admettre, il avait fallu qu'il soit bien naïf pour croire que cette fille qui avait tout le lycée à ses pieds – et qui l'avait, par ailleurs, toujours royalement ignoré jusqu'alors – accepte si soudainement de passer une soirée avec lui. Peut-être le vert si profond des yeux de la donzelle avait-il endormi la méfiance du jeune garçon. Mais d'un autre côté, naïveté mise à part, comment aurait-il pu penser qu'une jolie fille comme elle pourrait être capable de lui tendre ce genre de piège ? Billy Ray se serait mis des claques pour s'être fait posséder de la sorte. Cependant, il préféra s'abstenir, car il sentait comme une certitude que ces trois types en face de lui avaient d'ores et déjà prévu de faire eux-mêmes subir ce genre de traitement à son visage. Il s'agissait de gagner un peu de temps afin d'évaluer la gravité de la situation. En se grattant l'arête nasale avec emphase, il lança en parlant du nez à l'acolyte de Milton :

— Alors, Douggy, pas trop difficile de respirer par la bouche ?

— Tu peux jouer les caïds, négro, rétorqua Douglas Bradley d'une voix nasillarde, mais on va voir si tu feras toujours le malin quand on t'aura fait ravalier tout ça, avec quelques molaires en prime !

Sur ces mots, les trois firent un pas en avant. Billy Ray repéra une pierre de bonne taille à ses pieds. Il n'était pas friand de ce genre de procédés, mais il se rendait bien compte qu'il ne s'en sortirait jamais seul contre trois, en tout cas pas sans arme. Il fit une feinte de corps vers l'avant, ce qui eut pour effet de surprendre les trois autres qui eurent un mouvement de recul. Il se baissa pour ramasser le galet, mais à peine avait-il entamé son mouvement qu'un puissant coup de pied dans les côtes l'envoya rouler contre les roues du wagon. Le souffle coupé, il s'aperçut avec horreur qu'un quatrième larron s'était faufilé dans son dos pendant qu'il parlait avec les autres. Quatre contre un ? Décidément, sa cote de popularité était en hausse constante. Il se savait apprécié des foules, mais pas tant que ça. Prenant appui sur son coude pour se remettre sur ses pieds, le jeune blouson noir fut accueilli par un violent coup sur le sommet du crâne qui lui fit passer une gerbe d'étoiles multicolores devant les yeux. Un nouveau coup de pied – à l'estomac, cette fois – acheva de le convaincre de ne pas essayer de se relever tout de suite.

Nauséeux, le crâne résonnant encore du dernier coup, il sentit deux paires de mains se saisir de son blouson pour le redresser, le dos plaqué contre le wagon de marchandises. Les bras entravés par Bradley et son ami sans nom, il regarda Milton se rapprocher avec une attitude de prédateur, les yeux irradiants d'une haine non contenue. Derrière l'épaule de Milton, il aperçut le visage de la petite ordure qui l'avait attaqué en traître, une espèce d'avorton trop bien peigné pour être honnête qui le dévisageait avec un air très satisfait. Malgré la confusion qui régnait sous son cuir chevelu, Billy Ray était tout de même sûr et certain de n'avoir jamais vu ce type-là. Voilà qui semblait confirmer que sa notoriété ne cessait de grandir, ces temps-ci, pour finir par lui attirer de telles inimitiés de la part de gens qu'il ne connaissait même pas. Il en était à ces réflexions quand une gifle sur l'oreille gauche le tira sans prévenir de son hébétude.

— Tu sais, je n'ai jamais pu te sentir, Billy Ray Walker, éructa Milton. Toi et ta famille, vous êtes la honte de cette ville. Entre ta traînée de mère et ton alcoolique de père, c'est déjà suffisamment gênant d'avoir à fréquenter le même lycée que toi, mais en plus, il fallait que tu jettes le discrédit sur toute notre communauté en allant te vautrer dans le vice avec des nègres ! Et encore, même ça, on aurait pu le laisser passer, par pure charité chrétienne. Mais que tu essaies de mêler ma sœur à tes combines ! Non mais, qu'est-ce que tu croyais ? Rien que le fait que tu aies pu penser une seule seconde qu'une fille bien comme Betty Sue puisse se compromettre avec toi et tes sauvages est déjà une insulte que nous ne pouvions pas laisser passer ! Et après, hein — Milton se mit à ponctuer chacune de ses phrases d'une nouvelle gifle — qu'avais-tu l'intention de faire une fois que tu l'aurais eue ? La pervertir, pour qu'elle te ressemble un peu plus, à grand renfort de musique de sauvages et de fornication, hein ? Et pourquoi ne pas l'emmener se faire passer dessus par quelques-uns de tes amis nègres ? C'est bien cela que tu avais à l'esprit, hein ?

Jamais Billy Ray n'aurait cru susciter un jour une telle haine. Milton hurlait littéralement, le giflant des deux mains, se rapprochant pour lui postillonner au visage. Puis, soudain, il s'arrêta net. Il recula d'un pas et détailla Billy Ray, les bras croisés, comme pour contempler une œuvre d'art. Et quelle œuvre, en effet : la joue écarlate et l'œil tressautant, Billy Ray avait une goutte de sang qui perlait à la commissure des lèvres. Un hématome bleuissait déjà sur le haut

de son front, là où il avait dû percuter la roue du wagon. Au bord de l'extase, Milton l'attrapa par l'oreille et approcha son visage à quelques centimètres du sien.

— Alors, demanda le tortionnaire triomphant à sa victime, tu n'as pas une dernière bravade en réserve avant de recevoir la correction que tu mérites ? Une dernière petite plaisanterie avant que nous te fassions passer le goût de fricoter avec ma sœur ?

En guise de réponse, Billy Ray envoya un violent coup de tête qui atteignit Milton en plein visage. Il jubila intérieurement d'avoir senti l'arête nasale craquer contre son front. Milton, pourtant si fier l'instant d'avant, meuglait à présent comme un veau, un genou à terre, sa belle chemise blanche mouchetée de son propre sang. Ils étaient peut-être quatre, mais il n'était certainement pas dit que Billy Ray Walker se rendrait sans se battre. Il se débattit de toutes ses forces, tentant de se dégager, tirant sur ses bras, ruant comme un mulet dans les jambes de ceux qui le tenaient. Il avait presque réussi à se libérer quand le quatrième type, celui qu'il ne connaissait pas, le cueillit d'un crochet vicieux à la mâchoire. Les deux autres réaffirmèrent leur prise et le rejetèrent encore plus violemment contre le wagon. Sa tête déjà endolorie alla cogner une nouvelle fois contre la taule. Il sentit qu'on le lâchait, mais il était bien trop groggy pour penser à en profiter. Puis ce fut une avalanche de coups, une véritable pluie battante qui le martelait sans pitié. Ses jambes se dérobèrent sous lui. Il s'effondra sur les graviers. La punition continua de plus belle, mais très vite, la douleur se fit plus discrète. Elle semblait s'estomper, cédant la place à une étrange torpeur. La sensation des coups lui parvenait à présent comme un écho, une information sans signification véritable. Les cris de rage de ses tortionnaires se faisaient de plus en plus lointains. Sa tête lui parut soudain légère. Très légère. Il commença à avoir froid. Et puis plus rien.

## LE VOYAGE

Lorsque Billy Ray émergea de l'inconscience, une odeur âcre envahit ses narines et précipita son réveil. Puis il sentit des picotements le long de son dos et contre son visage tuméfié. Il tenta de se redresser et sentit quelque chose crisser sous les paumes de ses mains. Il ouvrit péniblement un œil. Il était allongé au beau milieu d'un tas de foin, recouvert des pieds à la tête. En relevant un petit peu plus la tête, il vit aussi l'origine de ce parfum désagréable qui l'avait tiré du sommeil : une bouse fumante s'étalait à moins d'un mètre de lui. Tout en essayant de reprendre ses esprits, il se débarrassa de la paille et parvint à s'adosser à la paroi. Il comprit aussitôt d'où provenait l'odorant présent qui lui avait été fait. Il était – en compagnie d'une bonne demi-douzaine de vaches – à l'intérieur d'un wagon à bestiaux, manifestement en mouvement à en juger par les secousses et le vacarme de planches et de ferraille malmenées qui se faisait, bon an mal an, un chemin vers son cerveau embrumé. Une des bêtes considéra un instant l'intrus d'un œil placide avant de retourner à sa mastication.

Assis parmi les vaches, le jeune homme secoua la tête pour en chasser les dernières bribes de sommeil. Il resta un long moment sans bouger, tentant de faire le point sur sa situation. C'est là que la terrible vérité le frappa comme une gifle : ces ordures avaient dû profiter qu'il soit inconscient pour le cacher dans un wagon en partance pour Dieu seul savait où !

Furieux, il voulut se lever, mais une douleur stridente au côté lui intima l'ordre de rester assis encore un moment. Décidément, ils n'y étaient pas allés de main morte, les salauds. Il passa ses mains sur

son visage pour estimer l'étendue des dégâts. Après un examen minutieux, il décida que, hormis une arcade sourcilière un peu entamée, un gros hématome à la pommette, un autre plus petit au front et le menton fendu, rien de notable n'était arrivé à son visage. C'était déjà un bon début. Ces quatre crétins n'étaient même pas parvenus à lui casser le nez alors que lui en avait déjà deux à son tableau de chasse.

— « Billy Ray Walker – 2 ; les snobinards – 0 », railla-t-il à voix haute. Mais la raillerie s'acheva dans une quinte de toux douloureuse, tant sa gorge était sèche.

Combien de temps était-il resté allongé là ? Il balaya les environs du regard et avisa un baquet à moitié rempli d'une eau à l'aspect gras et à la surface de laquelle flottait une couche de brins de paille. L'idée de boire après les vaches était peu ragoûtante mais c'était ça ou se dessécher sur place.

À l'aide de la paroi, il parvint à se mettre debout. La douleur dans ses côtes, bien que toujours présente, s'était quelque peu estompée. Bonne nouvelle, en dépit des mauvais traitements qu'il avait subis, il ne semblait pas avoir quoi que ce soit de cassé. Encore mal assuré sur ses jambes, il longea la cloison en s'y tenant fermement pour ne pas être jeté au sol par le roulis du train et s'agenouilla près du baquet. Effectivement, la teinte trouble de l'eau ne lui inspirait guère confiance. Une des vaches râla. Il lui répondit par un long soupir. Incapable de se résoudre à boire tout de suite, il décida de commencer par nettoyer le sang séché qu'il sentait tirer sur la peau de sa joue. Il écarta les brins de paille et plongea ses deux mains dans l'eau pour se les passer sur le visage. Il sentit la fine couche de sang craquer sous ses doigts tandis qu'il frottait.

Entre deux lattes de bois, il distingua la lueur orangée du soleil au-dehors. Il laissa passer quelques minutes, continuant de laver ses plaies, et dut se rendre à l'évidence : la lumière du jour allait en décroissant. Il avait dû rester dans les vapes une nuit et une journée entières. Horrifié à cette idée, il se rapprocha de la fente.

Dehors, il vit défiler à vive allure un paysage décharné, fait de sable, de roches et d'herbes longues qui s'agitaient dans le vent. Il s'assit contre les planches lâches, observant les bovins qui le regardaient en retour avec curiosité, et il réfléchit : on n'avait certainement pas embarqué ces bêtes en pleine nuit. Le train dans lequel il se trouvait devait donc rouler depuis le matin. Et bien qu'en cette

saison les journées aillent en raccourcissant, étant donnée la vitesse à laquelle filait le tortillard, qui aurait pu dire à quelle distance de chez lui il pouvait se trouver à cette heure ?

Il se remit à genou pour regarder à l'extérieur. Alors qu'il en était à se demander où ce train pouvait bien l'emporter, une maison traversa son champ de vision. Une deuxième suivit quelques secondes plus tard, puis d'autres qui avançaient en rang un peu plus serré. Ils approchaient d'une ville.

*Pourvu qu'on s'arrête, pensa-t-il.*

Comme pour lui répondre, il sentit distinctement une secousse vers l'avant et eut la nette impression que le train ralentissait. Le grincement aigu des freins le lui confirma. S'efforçant de ne pas tomber à la renverse, Billy Ray se remit sur ses pieds tout en se tenant à une poutrelle de métal toute proche. Derrière les vaches, il aperçut la porte du wagon. Longeant à nouveau la paroi afin d'éviter de mettre une des vaches en colère, il progressa lentement jusqu'au panneau de bois, priant pour pouvoir l'ouvrir sans trop de difficulté et surtout sans être entendu. En effet, il était très mal vu de voyager clandestinement. Il avait déjà assisté à la correction reçue par un vagabond qu'on avait découvert voyageant sur les essieux, en gare de Richville. Il n'y avait que peu de chances qu'il ait le temps d'expliquer aux cheminots qui le découvriraient qu'il s'était retrouvé là par accident, et l'idée de subir un nouveau passage à tabac si peu de temps après le précédent ne l'attirait pas du tout. Il lui fallait donc s'éclipser le plus discrètement possible dès que le train entretrait en gare, en espérant que le wagon dans lequel il se trouvait ne serait pas en plein milieu du quai, à la vue de tous.

Le train s'immobilisa dans un long crissement. Agrippé à la porte du wagon, Billy Ray glissa ses doigts dans l'interstice et tira doucement, en faisant attention de ne pas faire trop de bruit. Le panneau coulissa sans difficulté mais fut vite bloqué par une chaîne d'acier à laquelle pendait un lourd cadenas. Il fallait bien se douter qu'on n'allait pas laisser les bestiaux voyager avec les portes ouvertes. Fort heureusement, cela ne devait pas poser trop de problèmes : la chaîne laissait entre les panneaux un jour suffisant pour que le jeune homme puisse s'y faufiler. Il passa précautionneusement la tête à l'extérieur.

Pour la première fois depuis quelques heures, la chance semblait être de son côté. Son wagon se trouvait à la queue du train et donc

pratiquement à la limite du quai. Une petite centaine de mètres plus loin, les employés de l'entreprise de transport de marchandises s'affairaient déjà à faire descendre les bêtes des wagons de tête. Sans quitter les travailleurs des yeux, Billy Ray fit passer son épaule hors de la voiture, glissa ses pieds dans le vide et, suspendu à la chaîne, se laissa glisser jusqu'au sol. Sans marquer de pause, il se faufila entre son wagon et celui qui le suivait et partit en clopinant, les jambes encore flageolantes, se cacher derrière un bosquet d'épineux.

N'osant faire un geste par crainte d'être repéré, il assista à travers les branches entremêlées au long déchargement puis au départ du train. Les bovins avaient été menés vers un bloc de trois entrepôts bas situés non loin de la chétive gare de campagne.

La nuit était totalement tombée, à présent. Il vit les ampoules s'éteindre une à une dans la gare. Très vite ce fut le silence. De part et d'autre de son buisson, la ligne de chemin de fer semblait filer droit dans la nuit, tranchant à travers l'étendue de sable et de courts arbustes que Billy Ray devinait dans les ténèbres.

Au-delà de la petite bâtisse qui servait de gare à cet endroit, il vit s'allumer les lumières de ce qui, à première vue, aurait bien voulu ressembler à une de ces villes de pionniers, comme celles qu'on voyait dans les films de John Ford, mais qui n'était aux yeux du jeune blouson noir qu'un trou perdu dans le désert.

## UNE VILLE DANS LE DÉSERT

Quand il fut certain que la gare était vide, il sortit de sa cachette et traversa les rails sur la pointe des pieds en direction des lumières de la ville. Par bonheur, il découvrit qu'une pompe à eau l'attendait contre le mur de la gare. Il but à grandes goulées et profita d'avoir enfin de l'eau propre à disposition pour finir de se débarrasser des dernières traces visibles de la bastonnade de la veille.

À présent plus alerte, Billy Ray observa l'endroit dans lequel le sort l'avait débarqué de force. Comme il lui semblait bien l'avoir vu depuis le bord de la voie, il s'agissait effectivement d'une de ces centaines de petites villes anonymes qui avaient poussé çà et là dans le désert et dont les seuls liens avec la civilisation étaient une route inter-états et parfois une ligne de chemin de fer.

Ces villes champignons, bâties à la va-vite, se résumaient la plupart du temps à une rue principale, bordée de quelques commerces, un hôtel pour les voyageurs et une poignée de maisons jetées de façon anarchique tout autour. Au loin, des ombres éparses de silos et de bâtiments un peu plus conséquents se découpaient sur le ciel nocturne. Et, trônant au beau milieu de tout cela, centre névralgique de cet univers de poche, un saloon embrasait la nuit de son enseigne lumineuse.

À sa vue, Billy Ray se demanda combien de tenanciers de saloons depuis le début de la conquête de l'Ouest avaient trouvé original d'appeler « *The Iron Horse* »<sup>1</sup> un établissement situé en face d'une gare.

---

1. « Le cheval de fer », surnom du chemin de fer.

Les mains enfoncées dans les poches de ses blue-jeans, le gamin observa pensivement cette petite ville inconnue. Les événements de ces dernières heures se bouscuaient encore dans sa tête. Il avait du mal à comprendre comment un simple rendez-vous avait pu l'amener à se retrouver dans un patelin perdu à l'autre bout de l'Amérique. C'était si incroyable que, par un cheminement improbable de pensées, il en vint à se dire que c'était peut-être bien le destin qui l'avait mené là. Lui qui s'était toujours senti rejeté chez lui, le voilà qui se trouvait par un coup du sort dans cette ville sans nom où, peut-être pour la première fois de sa jeune vie, il était lui aussi anonyme.

Ici, il ne partait pas plus désavantagé que qui que ce soit d'autre. Ici, il pourrait peut-être devenir enfin quelqu'un de respecté.

Il se tourna vers l'obscurité derrière lui : les rails luisaient faiblement sous la lune naissante. Son estomac gronda soudain, le ramenant à la dure réalité. Il n'avait rien avalé de solide depuis la veille. Le prochain train ne passerait certainement pas avant le lendemain matin. Il décida qu'il ne lui servirait à rien de passer la nuit à la gare à attendre et se mit nonchalamment en marche vers la rue principale. Son estomac gronda à nouveau, comme pour lui signaler que l'inscription clignotante « Les meilleurs T-bones steaks de l'état » sur la devanture de l'*Iron Horse* lui faisait de l'œil. Mais les quelques piécettes qu'il trouva dans ses poches lui dirent pour leur part qu'il n'y aurait pas de viande au menu ce soir, et que le voyage de retour se ferait au mieux sous la paille d'un wagon à bestiaux comme à l'aller, au pire sur l'essieu comme un évadé de prison.

Un groupe de cow-boys mal dégrossis et caricaturaux le dépassa. L'un d'entre eux se retourna sur lui. Billy Ray soutint son regard. L'autre le salua d'un léger hochement de tête et se remit en marche vers le saloon. Quand le groupe ouvrit la porte de l'établissement, un mauvais morceau de musique *bluegrass* distillé par un vieux juke-box envahit un instant l'air nocturne. Le refrain de la chanson parlait de chevauchées dans l'Ouest sauvage, de chapeaux et de pistolets, comme toutes les chansons de ce genre.

Il avait l'impression de connaître cette chanson. Son père devait l'avoir sur un de ces innombrables disques de *country* qu'il avait l'habitude d'écouter le dimanche, avant de mettre le tourne-disque au clou. Il resta quelques instants à écouter la mélodie étouffée qui se glissait par-dessous la porte et remarqua comme il est étrange que

ce qui est à la limite du supportable chez soi prend une tout autre couleur quand on est loin.

Après quelques instants, il décida de se présenter à la porte du saloon pour demander s'il n'était pas possible de lui donner ne serait-ce qu'un quignon de pain, mais il n'eut le temps que d'avancer de quelques pas avant qu'un étrange malaise s'empare de lui. La tête lui tournait et il avait du mal à conserver son équilibre. Dans le saloon, la musique s'interrompit comme dans un rêve. Un silence sinistre tomba sur la rue déserte.

Chancelant, il voulut appeler à l'aide, mais sa bouche refusa de lui obéir. Il regarda vers les fenêtres du saloon, mais sa vue s'était tant troublée qu'il eut l'impression que l'établissement était vide. Il leva les yeux vers le ciel qui, bien qu'il n'y eût pas un seul nuage à l'horizon, était d'un noir d'encre, dépourvu d'étoiles.

Un son indistinct résonna loin devant lui. Il aurait dit un accord de guitare. Il baissa son regard vers la rue, mais l'homme qui venait d'apparaître en face de lui n'avait pas d'instrument de musique. Billy Ray essaya de lui faire comprendre qu'il avait besoin d'aide, mais l'autre resta obstinément immobile, son large chapeau cachant son visage. Les échos d'une nouvelle note de guitare se glissèrent dans son dos et il eut la nette impression que quelqu'un susurrait « Pas encore... » à son oreille.

Un bruit de verre brisé éclata sur sa gauche et le fit sursauter. Il se tourna et vit, dans une ruelle toute proche, deux gros corbeaux qui venaient de renverser une poubelle en se battant pour un bout de viande noire. Apparemment aussi surpris que lui, les deux volatiles interrompirent leur lutte un instant et restèrent immobiles à le dévisager jusqu'à ce que l'un des deux, plus vif que l'autre, se saisisse de l'objet de la dispute tombé au sol et s'enfuit par-dessus les toits. L'autre le prit en chasse en croassant, semblant bien décidé à ne pas laisser s'envoler ainsi le butin. Billy Ray regarda les deux oiseaux sans savoir quoi penser, puis il se retourna vers le saloon, mais l'homme avait disparu.

Dans l'établissement, tout paraissait être redevenu normal. Bien qu'encore un peu étourdi, le garçon sentait ses forces revenir. Intérieurement, il pria pour que cette vision ait été causée par la faim, et non par quelque sinistre séquelle laissée par la bagarre de la veille. Tout de même, il se demandait bien pour quelle raison cet homme n'était pas venu l'aider. Mais, d'un autre côté, qu'est-ce qui

lui prouvait qu'il avait effectivement vu quelqu'un et que cela n'avait pas été une hallucination ?

Il se gratta longuement l'arrière du crâne, inquiet, quand un nouveau refrain de *bluegrass* se déversa dans la nuit, le temps d'une ouverture de porte. Cette fois-ci, en plus des habituelles histoires de chevauchée, la chanson parlait aussi d'une fiancée à retrouver de l'autre côté du désert.

Devant le saloon, un vieux Noir, un étui de guitare à la main, descendait avec précaution les trois marches qui le séparaient du macadam. La démarche mal assurée avec laquelle il traversait lentement la grande rue vers la porte de l'hôtel et les lunettes de soleil qu'il portait en pleine nuit amenèrent rapidement Billy Ray à penser que l'homme n'y voyait pas.

Une violente bourrasque souleva un nuage de poussière sur la rue. L'homme porta sa main à son visage et toussa, laissant échapper une petite sacoche de cuir qu'il avait calée sous son bras. Porté par le vent, un petit morceau de papier s'échappa de la sacoche et vola comme un papillon en direction de Billy Ray, pour venir se coller contre sa jambe. Quittant du regard l'aveugle qui rassemblait ses affaires tant bien que mal, à genoux dans la poussière, le jeune homme baissa les yeux sur ce qui n'était autre qu'un billet d'un dollar. Le visage bienveillant du président Washington semblait vouloir lui faire comprendre qu'il mangerait ce soir à sa faim et rentrerait dans le confort d'un wagon de voyageurs le lendemain.

Ses pensées filant comme des flèches vengeresses, il jubilait déjà à l'idée de la volée qu'il allait bientôt pouvoir mettre aux quatre lâches qui lui étaient tombés dessus la veille. Mais l'image de ses quatre bourreaux lui remit aussitôt en tête celle de Betty Sue, et bien qu'il sût à présent qu'elle l'avait trahi et qu'elle n'avait jamais rien ressenti d'autre pour lui que du mépris, il ne pouvait s'empêcher d'avoir la gorge serrée et le cœur battant en pensant à elle. Tant de choses lui étaient arrivées en si peu de temps et le cœur d'un adolescent a besoin de temps pour admettre la réalité. Puis, sans qu'il sache vraiment pourquoi, son esprit divagua vers l'échoppe de Blacksmith. Il revit les regards désapprobateurs des badauds sur son passage dans les rues de Richville. Il revit le quartier dans lequel il vivait, ses ruelles jonchées d'ordures et ses volets fermés dès la tombée de la nuit. Il revit enfin la dernière image qu'il avait de son père, effondré sur ses bouteilles vides.

À ce moment, il eut le sentiment que le regard intense de George Washington lui racontait une tout autre histoire. L'œil du défunt président semblait lui demander si retourner vers tout cela valait la peine de devenir un voleur, de dépouiller un aveugle. Si cela valait la peine de donner raison à tous ceux qui le traitaient de « petite frappe ».

Billy Ray inspira profondément et expira en un long soupir. Un léger sourire au coin des lèvres, il courut pour rattraper l'aveugle avant qu'il passe la porte de l'hôtel.